

Comme une écorchure

Mélikah Abdelmoumen

Numéro 234, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61968ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Abdelmoumen, M. (2010). Comme une écorchure. *Spirale*, (234), 79–80.

Comme une écorchure

PAR MÉLIKAH ABDELMOUMEN

Chère petite disparue,

c'est la dernière fois que je t'écris des choses que tu ne peux plus lire. Après, il faudra que j'arrête. Si tu pouvais encore le faire, si tu pouvais encore me lire, tu ne trouverais pas ici d'analyse bien ficelée de ton œuvre dont les richesses demeurent méconnues comme si derrière elle il n'y avait pas toi, que j'aimais et qui n'est plus. Je dois l'avouer, les considérations sur tes romans comme reflets de ta douleur ou comme préfiguration de ton destin, comme pièces à distinguer ou non de ta personne à distinguer ou non de ton personnage, me paraissent aujourd'hui dérisoires, légères devant la gravité de ta décision de mourir. Rien de tout cela ne fait le poids devant le désordre que ton décès a causé chez tes proches devenus incapables de te lire comme avant. Incapables de te relire hors du discours hypnotisant des médias qui martèlent que tu nous avais annoncé ton suicide, hors de ce discours qui donne ta mort choisie comme une évidence que seuls les cons ne pouvaient pas voir.

Nelly, j'ai voulu revivre une dernière fois notre amitié qui a manqué de temps et dont je ne sais comment elle se serait poursuivie. J'ai eu envie de raconter notre histoire, même si elle s'est bizarrement interrompue par ta mort après plusieurs semaines sans nous écrire — nous étions toutes deux débordées, je me disais que nous avions toute la vie pour rattraper ce temps épistolaire perdu sans me douter que les limites de cette vie que nous avions devant nous étaient contenues dans la durée de la tienne, dont la fin était beaucoup plus proche que je n'aurais pu l'imaginer.

J'ai découvert ton existence dans le fracas de la sortie de *Putain*. Le vacarme qu'on faisait autour de ton livre dont on ne retenait que son côté anecdotique m'a exaspérée. On disait de toi que tu étais une ancienne escorte et que ton roman racontait ton passage dans ce milieu. Lors de tes apparitions publiques, les hommes aguichés et les femmes envieuses faisaient la queue pour aller à ta rencontre. Je me suis souvent demandé si en te regardant leur venaient des images de toi en train de putasser ou des flashes de toi en train d'écrire. Je penche plutôt pour la première hypothèse.

J'ai fini par lire *Putain* et le soulagement de découvrir ton talent n'a pas pour autant atténué l'agacement que j'éprouvais devant l'hypocrisie du public, cette manière qu'ils avaient de saliver en te regardant mais en faisant comme si c'était ton

écriture qui les faisait bander. Avec le temps et la progression de ton œuvre, qui allait donner de moins en moins de prise à leur perversité, cela finirait par se retourner contre toi.

Lorsque, quelque quatre ans plus tard, paraissait *Folle* tu fus reçue, scrutée, photographiée, filmée comme si ton roman n'était qu'une nouvelle extension de ce qu'on s'imaginait être ta personne. Je l'ai acheté et l'ai lu frénétiquement, deux fois en deux jours. C'est à cette occasion que j'ai eu, pour la première fois, envie d'écrire sur tes livres. Cela a eu pour résultat une analyse presque obsessionnelle, de plus de vingt-cinq pages, qui a failli donner à notre relation un tout autre départ ! Lorsqu'à l'occasion d'un comité d'évaluation tu en entendrerais parler, tu serais convaincue que cet article d'une certaine Abdelmoumen, universitaire, était un tissu d'injures. Un de plus. Heureusement cet automne de notre rencontre, il y avait Claudia Larochelle, grâce à qui nous sommes devenues amies. Claudia qui t'avait fait parvenir mon texte qui était plutôt un tissu d'éloges, une défense acharnée et méticuleuse d'une chose qui me semblait systématiquement négligée par tes lecteurs, même « professionnels » : ton travail.

Nous nous sommes donc connues à Lyon lors d'une journée en l'honneur de la relève des écrivains québécois après laquelle tu es venue me parler de ce texte sur toi et du terrible malentendu qu'il avait failli causer. Nous en avons bien ri toutes les deux, isolées dans ma chambre comme deux fillettes pendant que dans mon salon, le jeune gratin du milieu littéraire de chez nous prenait l'apéro. Une fois toute la bande rentrée à Montréal et moi restée derrière dans mon nouveau pays, je n'avais reçu qu'un seul courriel, le tien, pour nous remercier mon mari et moi de vous avoir reçus chez nous. Tu avais de la classe pour dix.

C'est ainsi qu'a commencé notre histoire et sa suite se joue dans mon cinéma intime par bribes, par flashes, des souvenirs comme les morceaux d'un kaléidoscope qui se distendent, se condensent, se morcellent selon qu'ils sont projetés par jours tristes ou plus heureux, la nuit ou l'après-midi en plein soleil, au son d'un jazz mélancolique ou d'une chanson pop endiablée.

Comme le temps des Assises internationales du roman où tu étais invitée, le temps d'*À ciel ouvert*. Je crois que de tous tes livres, c'est mon préféré, pour des raisons littéraires (pour moi c'est le plus maîtrisé... et le plus incompris), mais aussi

sentimentales. Nous avons même eu l'occasion de publier à son sujet un texte à quatre mains qui est un de mes meilleurs souvenirs. Ce « cyberentretien », sur un mode qui nous était maintenant si familier, les courriels littéraires et théoriques enflammés, était une version écrite (et purgée de certaines énormités rigolotes que l'alcool nous faisait parfois clamer lorsque nous discutons en personne) de ce qui nous liait le plus.

À l'occasion de la sortie d'*À ciel ouvert* en France nous avons passé quatre jours à Paris toutes les deux, dans une chambre perchée dans les combles d'un bel hôtel, réservée par le Seuil — voilà trois fois que mes doigts sur le clavier s'entêtent à taper « Deuil » au lieu de « Seuil ».

Le premier soir nous étions tellement excitées de nous retrouver, et timides à la fois, que nous avons beaucoup trop bu. Nous avons quitté le restaurant où nous avons passé la soirée, deux coupes de vin blanc volées à la main, titubantes, en ricanant comme des gamines espiègles et en mimant les patrons de tous les bistrotts de l'arrondissement qui se faxeraient la photo de nous deux ivres dans la rue, accrochées l'une à l'autre, sous lesquelles l'un d'eux aurait inscrit « attention, attention, deux Québécoises soûlonnes et physiquement complémentaires — une blonde très menue à poitrine généreuse et une brune rondelette de type méditerranéen — se promènent dans votre arrondissement et sèment le chaos sur leur passage! » Nous avons poussé le zèle jusqu'à commander du champagne à la réception et par ne réussir à boire qu'une ou deux gorgées de l'énorme bouteille avant de nous effondrer chacune dans son petit lit simple, en ronflant comme des camionneurs.

Les autres jours, nous avons fait une cure de désintoxication, de marche, de thé vert, de sushis et de cinéma. C'est à cette occasion que nous avons passé une soirée à traquer sur internet les aphorismes de Jean-Claude Van Damme et que tu en as tiré une de tes chroniques les plus rigolotes. Quelques semaines après ta mort, j'en ai découvert un que nous n'avions pas trouvé, et j'ai été triste de ne pas pouvoir le partager avec toi : « Moi, je suis comme Proust : longtemps, je me suis couché de bonne heure. »

C'est aussi à l'occasion de cette escapade parisienne que tu m'as présenté Bertrand Visage, qui a joué un rôle si important dans ta vie. Je tiens à l'écrire ici : j'ai perçu dans le regard qu'il posait sur toi une chose que j'avais peu vue chez les autres, la bienveillance et le respect. Il parlait de ce que tu écris avec déférence et honnêteté, et j'ai trouvé cela beau à voir.

Peu de temps après tu es allée à cette émission télévisée québécoise copiée sur une formule française où tu as été traitée de manière si cavalière par deux animateurs télé qui se gaussaient de leur cynisme de bas étage. J'avais dû te consoler au téléphone et me fâcher tout rouge, te dire qu'il était scandaleux que tu aies à réfléchir aux conséquences qu'avait pu avoir la tenue que tu portais, prétexte qu'ils se donnaient pour fermer obstinément les yeux sur ton travail. Je t'avais presque engueulée en te disant que leurs remarques rappelaient celles des machos qui prétendent que les femmes habillées sexy qui ont été violées le méritaient, qu'elles

n'avaient qu'à se vêtir autrement. Aujourd'hui je me demande si ces deux animateurs, le connard en chef et son *sidekick* ignare, pensent parfois à toi et à ta mort en se couchant le soir, dans la solitude de leurs appartements *fashion* de gars de la télé. Je me demande s'ils se demandent quelle est leur part de responsabilité dans la détresse qui t'a poussée à faire ce que tu as fait.

En juin 2007 tu es donc venue à Lyon. Tu as passé quelques nuits à la maison. J'ai gravé en moi l'image de toi en pyjama à mon bureau avec à la main un bol de café au lait — dans lequel tu aimais qu'il y ait beaucoup plus de lait que de café. Et le souvenir d'un après-midi trop arrosé sur une terrasse du vieux Lyon, par un jour gris, où nous avons passé des heures malgré la pluie et le froid. Ton passage ici m'est resté coincé dans le cœur et depuis je n'ai pas réussi à retourner à cette terrasse, où pourtant je meurs d'envie d'aller, toute seule, pour m'asseoir à notre table avec ton fantôme, comme si une telle chose était possible.

J'ai appris ta mort de la manière la plus absurde, par Facebook, à six heures du matin, heure de France, et j'ai d'abord cru à une blague. Que je sois enceinte de six mois, forcée à l'alitement, ne m'a pas empêchée de marcher de long en large dans mon appartement toute la matinée, appuyant de mon poing fermé sur mon plexus solaire comme pour évacuer la tristesse et la peur. Je l'apprendrais bientôt : c'était bien vrai. Tu t'étais tuée.

Je suis revenue à Montréal une seule fois depuis et peu de jours après mon arrivée en terre natale est apparu dans le ciel européen un nuage volcanique qui ne voulait pas que je rentre chez moi au moment même où je découvrais que chez moi est désormais mon appartement en France, pour le meilleur et pour le pire. J'ai pensé que tu aurais apprécié cette idée qu'avaient eue les éléments de se mobiliser de la sorte pour appuyer ma prise de conscience qui avait tardé à venir, un peu comme si j'avais été dans un de tes romans. Pendant ce voyage j'ai soigneusement évité tous les endroits où nous allions ensemble, mais cela ne m'a pas empêchée de parler de toi sans arrêt, de plomber les soirées avec mes souvenirs de toi, mes attendrissements et mes regrets.

Je n'ai réussi à lire ton dernier roman, le « posthume », qu'une fois de retour en France, et pour y parvenir il a fallu encore une fois que j'oublie que tu es morte. Une copine me demandait d'ailleurs récemment pourquoi moi qui n'étais pas ton amie la plus proche, tant de mois après, je n'arrivais toujours pas à assimiler, à intégrer ton geste. Je n'ai pas su lui répondre. Je ne sais pas exactement pourquoi j'ai tant de mal à m'en remettre. Peut-être parce que ta mort est la chose la plus grave qui soit arrivée dans ma vie.

Adieu, ma belle. Je te dis adieu même si ces mots sont encore vides, même s'ils n'arrivent toujours pas à se remplir du sens qu'ils devraient prendre. Je te dirais au revoir interminablement si je le pouvais, pour retarder à l'infini le moment où mes adieux seront consommés et où je devrai enfin me taire. Me taire pour faire face au trou béant que ton départ a laissé dans l'idée que je me faisais de l'avenir.